

Le soin, l'application et même la méticulosité apportés par les Japonais au moindre geste de la vie quotidienne font l'objet d'une remarque judicieuse d'Antoine Arsan dans son livre sur le zen :

(...) Une autre parenthèse. Ce qui précède me paraît éclairer un comportement proprement japonais, très sensible au visiteur de l'archipel - pour peu qu'il ouvre l'œil -, selon lequel la moindre action du quotidien se doit d'être parfaitement, intégralement accomplie et requiert le soin plein de ferveur de celui qui s'y livre. Voyager dans le métro, traverser la rue, donner un renseignement ou manger une glace - pour nous des non-événements -semblent là-bas des circonstances vécues pour elles-mêmes, avec toute la charge, si menue soit-elle, dont elles sont porteuses, où l'insignifiant rejoint le primordial dans une intense gratuité. Ainsi le chauffeur de taxi, le jardinier, le vendeur de légumes ou la marchande de gâteaux, au-delà de leur propre personne, sont des figures d'archétypes, tous similaires, tous différents, sans qu'on ne puisse jamais les taxer d'artifice. Ce caractère s'affirme encore, jusqu'à prendre une connotation missionnaire, lorsque la fonction s'y prête : facteur, hôtelier, policier en service, religieux, pharmacien. Culture intensive, passionnée de l'instant, comme si ce devait être l'ultime, la cime assidue de la vie. Illustration culminante et multipliée de ce qu'on appelait jadis le devoir d'état.

***Je lave un chou chinois
en ayant l'air étrangère
à la mort
Kyôko Terada (1922-1976)***

Ce composé de dévouement et d'application - version atténuée d'un sacerdoce qui s'assume - s'accompagne d'une réserve que chacun semble partager, une forme contenue de respect, tant de soi que des autres, qu'il m'a semblé ne ressentir que là. Comme si la dimension publique de l'instant, loin d'amenuiser sa valeur ou d'amplifier sa gratuité, en le vidant du peu de sens qu'il porte, poussait précisément à lui en donner un, lui conférait presque un statut. Il faut dire que le Japonais est respectueux d'instinct : dans les parcs de Tokyo, une pierre nouée d'une corde au milieu d'une allée suffit pour indiquer aux passants qu'elle est close. (pp. 44-45)

Antoine Arsan, La porte sans entrée, approche du zen, Gallimard, 2019.